

Rue de l'Ourcq

Jean-Pierre Largillière

Rue de l'Ourcq

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08108-3

I. Elle

Elle ! Il ouvre la porte. Il la referme. Il questionne l'infirmière. Elle le reconduit sur ses pas. Elle ouvre la même porte. Elle ! Il ne l'a pas reconnue.

Une lionne. Une vieille lionne. Un animal aux cheveux blancs. Vieux fauve, mais encore fauve, prête à attaquer, à déchirer, à dépecer... Crinière tirée en arrière, fine, fragile, filandres, filaments de coton laineux, nuages. Tout est FAUX. Félin las allongé là. Il entend son râle de désespoir, son cri étouffé fébrile, brisant la nuit. Créature sauvage à la voix fêlée. Fauve farouche ficelé au lit de douleur – blessé-. Une vieille lionne, une lionne.

Sa peau, fil ténu tendu sur la nudité livide de son visage vide, lisse, peau parcheminée, translucide qui flotte tel un gaz, sidérant. – Il se tait. Jacques se tait-. Sa peau ne cache plus son crâne, déjà squelette. Jacques ne connaît pas cette figure. Il ne l'a pas reconnue, il ne pouvait la reconnaître, il ne voulait plus la connaître. Né d'elle, elle lui demeure insaisissable. Elle le trompe, elle lui ment, elle se cache, elle lui cache, elle se meurt, elle meurt, elle lui meurt.

Ses lèvres recroquevillées, vrillées, vêtillles vides dans l'absence de sa bouche : un trou : un gouffre : une béance : un silence : une si évidente vacance sur le râle répété, court... diffus...

Jacques gêné l'embrasse rapidement, furtivement. Il fuit le contact. Il redoute la contamination familiale, la peste maternelle. Aucune main mise dans ses cheveux, aucune main dans sa main, prise en main, mainmise pour l'accompagner en ce dernier voyage. Dernier arrêt, hôpital de Meaux, novembre 2004. Ici, tout à

commencer, comme ce rêve, ce cauchemar, là, tout près, maternité terne de cet établissement, boucle bouclée, fin.

Il se réfugie, git dans un fauteuil. Il se réfugie dans la barrière bêtifiante des mots, s'enveloppe dans la stupidité horrible, Ô banalités qui rassurent. Trouer le silence, remplir l'absence, ne pas se faire avaler, happer, broyer par cette bouche absente. Aucun contact,... mais..., plus fort que le contact, plus pernicieux, plus insidieux, capiteux, odieux : l'ODEUR. Celle qui vous pénètre, sans vous demander votre avis. Plus fort que les mots, l'intrusion moléculaire de l'autre maternelle. Elle est là, toujours là, ce parfum, bon marché, d'eau de Cologne à la lavande, signature incontrôlable qui s'infiltré et l'emplît. Fausse fraîcheur qui masque les rejets pharmaceutiques. Il voudrait fuir, se détacher de ce « relent », fuir, ouvrir cette porte, courir, courir dans les couloirs vides, prendre l'escalier, pour aller plus vite, sauter les marches quatre à quatre, comme quand petit il la fuyait, course poursuite dans l'escalier, dévalé pieds nus. Fuir, aller respirer, dehors, DEHORS.

Vivre ! Eau de Cologne à la lavande, le tour est joué. Elle possède plus d'un tour dans ce qu'il lui reste de sac. La lionne avait fourbi son arme. Mais que ressent-il ? Rien !

Nichts ! Nenni ! Que dalle ! Niente !

BASTA ! Seule la fuite serait salutaire.

Jacques n'a jamais su que fuir.

Maintenant, rester...

Jacques tresse des remparts invisibles, brise l'odeur par les mots, l'insignifiance triste des mots. Il lui offre des bouquets de phrases toutes faites, des gerbes incendiaires de bêtises, meubler, meubler, il meuble. Remparts des mots, qui répondent, au loin, aux remparts du boulevard Jean Rose. Remparts qui cachent le jardin Bossuet, derrière la cathédrale... les errances dramatiques d'un adolescent de quinze ans...

Il construit encore, toujours, cette frontière, systématiquement, consciencieusement, méthodiquement. Il érige des barricades, dresse des drapeaux noirs d'imbécilité, lance des pavés inutiles. Lutte contre les plaies d'hier, pansements insipides et inutiles. Quand il a creusé mille tranchées de futilité autour du lit, quand il a monté des tours de châteaux forts aussitôt défaites pour une guerre de cent ans, terminée, quand épuisé par cet abîme, il se tait, soldat flétri, blessé par l'odeur fauve, déjà tombé sur le béton des paroles perdues, il se tait.

Tes yeux regardent par-delà la fenêtre. Mille gouttes de pluies, comme autant de larmes que tu ne verseras pas et que tu voudrais un jour verser pour déverser ce torrent qui t'agite. La pluie, la plu. i. e, il pleut, goutte, goutte, larme, larme, goutte et larme, le carreau noyé filtre tes pensées qui fuient là-bas, dans le jour qui tombe sur Meaux, sur cette tombe qui se creuse déjà et que tu voudrais, déjà, refermée, refermée à jamais. Noyées, les tours de la cathédrale..., noyés, les jardins..., noyées, les ruelles vertes, pavées..., noyé, ton cœur qui s'épand, s'épanche et glisse sur les rues... la rue des Vieux Moulins..., la rue des Vieux Moulins...

Il flotte, s'échappe, déjà lévite, l'évite, elle...

La nuit tombe sur Meaux, les lumières, repères de vies. Il voudrait être dans chacune d'elles, dilué, mais pas ici. La nuit tombe sur Elle, qu'il connaît déjà trop, mais déjà, jamais plus.

La nuit...

Le silence infecté d'odeurs pharmaceutiques.

Elle meurt, ELLE !!!

Il le savait, cela devait bien se passer un jour. Le temps, cette dilution prodigieuse du temps de l'enfance où un jour dure une vie, cette restriction prodigieuse du temps de l'adulte où une année passe comme un jour. Jacques se laissait glisser dans la rêverie. Le temps, la succession inlassable de la mémoire, l'insoupçonné de

tous les souvenirs, la trouée abyssale des réminiscences, la fenêtre ouverte sur les portes de corne et d'ivoire nervaliennes qui ne se résument pas à l'intervalle borné entre les deux nombres figés de la montre, qui ne s'identifient pas à l'heure arrêtée du train qui part. Mais ce temps qui s'immisce, s'illumine et surgit au détour d'un parfum et ravive comme au présent l'image vive d'hier. Ce temps construit comme un mille-feuilles ajouré, rassemblant : passé, présent, avenir et où l'on passe d'une couche à une autre par infiltration. Jacques s'enfonça encore plus dans cette contemplation lascive. Il existait pour lui une matière du souvenir, une anti-matière sans doute, qui nous constitue et à laquelle nous accédons par bribes : fragments, éclairs fugaces. Les mots, eux, possèdent une matière, mais le temps du souvenir est matériel, d'où la nécessité d'une extra-physique de la pensée où l'on découvrirait la matière du rêve, la matière du souvenir et du temps. Le temps est matière. Mais seuls les poètes connaissent les illuminations. Jacques pensait à ces moments de plénitude, d'harmonie splendide avec la nature, la vie. Quand il courait le matin, très tôt au mois de mai, dans la lumière naissante du soleil, dans l'air frais et piquant embaumé de parfum jaune des colzas et qu'il se sentait radieusement vivre, qu'il était vivant et que s'ouvrait devant lui, l'épanchement fébrile, vibrant de la vie, le frémissement léger, imperceptible des tiges de colza dans le vent, trois perdrix effrayées qui prennent leur envol et brisent le silence d'éclats d'ailes. Il lui semblait avoir vécu déjà cela, autrement, ailleurs, enveloppement doux, chaud, presque acidulé. Il se fondait alors dans le paysage, il devenait la fleur de colza épiant le premier rayon du soleil, il devenait soleil, vent, chant perdu d'un oiseau de passage, il se sentait exister, exister dans un temps atemporel.

« Comment vas-tu ? bredouille Jacques, je ne t'avais pas reconnue. Je croyais m'être trompé de chambre.

– Pas fort... pas fort..., murmure-t-elle difficilement, presque de manière inaudible, voix fluette, fragile, qui s'étire

comme une vapeur, ils me font... des examens... on attend... les résultats... »

Il l'embrasse furtivement, s'assoit dans un fauteuil, regarde les machineries qui la relient encore à la vie. Elle passe lentement son pouce sur l'absence de ses lèvres...

« J'ai soif, dit-elle

– Tu as soif ? reprend-t-il. Il aperçoit une bouteille entamée, cherche un verre sur la table de nuit, le trouve, le remplit, l'approche du vide de sa bouche. Elle a du mal à lever les mains, chaque geste paraît un lent mouvement d'automate fatigué. Il lui tient le verre, la fait boire... Un peu d'eau coule de la commissure de ses lèvres. Il cherche de quoi l'essuyer, trouve un kleenex, l'essuie.

– Tu es venu seul ? L'interroge-t-elle.

– Oui.

– Ta fille, elle... fait quoi ? Le murmure semble s'épuiser sur un râle. Elle repasse d'un geste lourd et épuisé son pouce sur sa bouche.

– Tu as encore soif ? Lui demande-t-il en essayant d'interpréter ce geste.

– Non...

– Elle est en seconde économique, ça va. Elle se débrouille bien. L'adaptation a été un peu difficile. Elle avait peur au début puis tout est rentré dans l'ordre. Ce sont surtout les copains et les copines, le plus important, tu sais... » Ne pas lui demander ce qu'elle a... Ne pas la questionner... Ne pas glisser sur le versant médical... surtout pas sur ce versant... éviter... tout éviter.

Un roc, aucune émotion, comme toujours. Elle mène encore la danse, danse macabre, danse funèbre... C'est elle qui mène le bal, ne rien montrer de sa souffrance, être toujours dans cette retenue qui perce son corps, le rend fou, malade.

« Après, elle... fera... quoi ? Les mots s'entrecoupent dans un sifflement rauque... Elle a du mal à parler.

– Du stylisme, elle a toujours voulu être styliste. Elle prend des cours de photos et de peinture en plus du lycée. Ne te fatigue pas, je vais rester là... »

Plus rien ne sort du vide ouvert de sa bouche, un sifflement, un souffle rauque...

Elle ferme les yeux.

Il regarde à travers la vitre, la nuit tombe sur Meaux, les gouttes de pluie s'accumulent sur le carreau. Elle s'est tue, il s'échappe.

Pourquoi a-t-il répondu à ce coup de fil ? Viens, elle est très malade, ils l'ont hospitalisée à Meaux, il faut que tu viennes. Combien de fois a-t-il entendu cela ? Il a l'habitude, ne pas s'inquiéter outre mesure. Toujours la même manière de le raccrocher... de le retenir... de le récupérer... Il faut que tu viennes. Il le sait, et sait qu'il viendra à reculons, qu'il effectuera cet ennuyeux voyage vers l'origine.... Elle va mourir... Il faut venir... Oui... Elle va mourir... Tu viens ?... Oui, je viens. Venir ? Inlassable trajet qui l'entraîne à jamais. Venir, funèbre parcours qui l'obsède, qu'il refuse, qu'il repousse, rejette mais qu'il accomplira.

Venir, avenir, advenir, advienne que pourra.

2. Ils

« Ils ne disent pas tout, j'en suis sûre ». Ils attendent tous dans la même salle, à l'hôpital. Des journaux défraîchis traînent sur une table basse en compagnie de revues sans doute récupérées dans les chambres : Voici, Gala, des Paris Match. Des chaises recouvertes d'un skaï noir passé s'alignent tristement. Deux, trois plantes vertes artificielles s'ennuient à mourir. Depuis combien de temps ? Depuis combien de temps ne se sont-ils pas vus, tous ensemble « Ils ne disent pas tout, j'en suis sûre » ? Six enfants réunis, six enfants dont la moyenne d'âge frôle les cinquante ans, attendent, quatre filles, deux garçons.

Jacques se sent mal à l'aise : se perdre ainsi dans un mot : globalité consanguine, con sans doute plus que sanguine. Sanguine, un bien joli mot pour désigner une fatalité. Jacques se sent mal à l'aise. Sang : prison des secrets trop bien gardés, omerta des cauchemars inassumés. Présent, mais ailleurs, déjà parti, comme d'habitude, toujours pareil à lui-même, l'enfant doux rêveur, capable de s'endormir en classe, tête en l'air, tête dans les nuages, l'absent, comme en un film où il serait un acteur malgré lui-même. « *Famille, je vous hais ! Foyers clos portes refermées, possession jalouses du bonheur* », le slogan gidien perdu qu'il faudrait terminer par « possession jalouses du malheur ». Relisez toujours les *Nourritures terrestres*, relisez. Les textes restent, la famille demeure, devenue, exil protecteur, île où jamais nul extérieur ne pénètre, cimetièrre du désir. Famille, dernier rempart aujourd'hui contre les maux d'une société désenchantée. Famille, je vous hais et dans cette haine bien sûr le lien intact et encore plus fort qui